

# LA CLOCHETTE

JOURNAL LITTÉRAIRE, SATIRIQUE, THÉÂTRAL ET MONDAIN

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Adresser Lettres et Correspondances :

AU DIRECTEUR DE LA CLOCHETTE, RUE DES MARRONNIERS, 6 LYON

ABONNEMENTS

Lyon (un an) . . . . . 8 fr. | Départements . . . 10 fr.

VENTE EN GROS

Chez M. MELIN, rue Quatre-Chapeaux, 7

En ces écrits est parlé de moult joyeussetés : secrets grivois, théâtres, poésies, courses de cauales, chameis, hommes et autres bestes.



## LA CLOCHETTE AU SALON DE BELLECOUR

### CHRONIQUE

J'ai un ami qui fait de la peinture. Cela peut arriver à tout le monde, n'est-ce pas ? Surtout aujourd'hui il y a tant de gens qui passent leur vie à se prouver qu'ils ont « quelque chose là » qu'il est rare de ne pas posséder, parmi ses connaissances, un familier qui encroûte des palettes, ou quelque bachelier qui fait du journalisme.

C'est un signe des temps, disent ceux que la faveur publique a mis en vedette. Les « jeunes », soutiennent-ils, ne savent plus attendre. Ils s'impatientent et voudraient être arrivés à la gloire avant d'avoir revêtu la robe virile.

Sardou expliquait un jour à un débutant venu pour l'interviewer, que le journalisme « gâtait » les jeunes, tandis que lui, Sardou, avait couru pendant dix ans de direction en direction sans parvenir à se faire jouer — je veux dire sans parvenir à faire jouer ses pièces — ce qui n'est pas précisément la même chose.

— Quel âge avez-vous ? demanda l'auteur de *Daniel Rochat*.

— Pas encore vingt ans.  
M. Sardou est le causeur le plus charmant et le plus artiste. Pour un rien, il s'émeut, il s'emballe. Et c'est un défilé merveilleux d'idées primesautières ou de sourires curieux.

Il commença :  
— Voyez la différence... Vous êtes venu chez moi, et, bien que très occupé, j'écarte tout le monde. Je vous ai accueilli, parce que vous êtes journaliste et que je connaissais déjà votre nom... Eh bien ! moi, j'avais près de trente ans quand je me suis présenté chez M. Scribe... et je suis resté à la porte.

Une fois lancé, l'auteur de *Marquise* raconte au reporter ses luttes, ses déboires, ses courses chez les directeurs et les longues heures de méditation d'où il s'éveillait fier de son œuvre, oubliant qu'il avait le ventre moins garni que la tête.

Ecoutez cette jolie appréciation du maître :  
— Aujourd'hui, ce n'est plus cela, les jeunes gens ont pour eux une force terrible : la presse. Le journalisme, c'est l'or facile — ô Sardou ! que n'es-tu directeur de la *Clochette* ! — On néglige les ambitions, les rêves du début, on ne sait plus rester seul dans sa chambre.

Plus loin, M. Sardou dit encore :  
— Voilà, pour ne pas le nommer, X... qui a beaucoup d'esprit. Je me souviens de l'avoir vu passer sur le boulevard, avec des seigneurs faisant la fête. Moi, je filais, ignoré, minable. Aujourd'hui, il écrit pour Magnier, qui le paie, trois chroniques par semaine. Pensez-vous qu'il ait trois fois par semaine quelque chose à dire... trois fois par semaine l'envie d'être brillant et alerte, toujours jeune ? Il l'est pourtant, parce qu'il le faut, le jour de son article. Moi, je fais une pièce par an ; lorsque je ne suis pas en train, je me repose. Mes actes achevés, un directeur les monte...

Et puis, il y a encore une chose...  
Ici, Sardou semblait laisser deviner le souvenir d'une amertume de jadis, et manifestait un juste orgueil.

Il termina :  
— Je n'ai jamais fait imprimer le nom de X... tandis que lui, c'est son métier de parler de moi.  
Qu'en penses-tu, Sarcey ?

A part quelques nuances, quelques expressions, dit Félicien Champsaur, à qui j'emprunte l'anecdote, ce récit est absolument exact. La conclusion peut en être méditée par tout journaliste qui se sent une force littéraire.

C'est bien dur tout de même :  
— Je n'ai jamais fait imprimer le nom de X..., tandis que lui, c'est son métier de parler de moi.  
Eh bien ! je parie que ce trait de causticité railleuse n'empêche pas le « bon jeune homme » de continuer ses errements.

Mon ami qui fait de la peinture avait présenté un ta-

bleau au salon de Bellecour. Je crois bien qu'il a été blackboulé, puisque j'ai vainement fouillé les murailles de la cimaise à la corniche, sans parvenir à découvrir la perle. Car c'est une perle que ce tableau.

J'ai d'autant plus de raison de me fortifier dans cette idée que mon portrait — oui madame, mon portrait — figure à la bonne place dans cette œuvre digne de Rembrandt, par la science du clair-obscur. Or, l'échec du peintre rejait toujours sur le modèle.

Comment ! Vous avez un ami qui fixe vos traits sur la toile — avec tout l'embellissement désirable, bien entendu — vous faites au salon l'honneur de penser à lui, et crac ! au moment où vous allez passer à la postérité, tout est rompu mon gendre !

Quoi qu'il en soit, mon ami, voulant en avoir le cœur net, se présenta chez M. Terdecyenne-Brulé, membre du jury. L'illustre maître le reçut à peu près comme Sardou reçut le journaliste ; mais avec les différences essentielles qui distinguent un peintre d'un dramaturge.

— Vous paraissez bien jeune. Quel âge ?

— Vingt-deux ans, cher maître.

Tonnerre de D... ! vingt-deux ans ! Mais, éphèbe de mon cœur, j'en avais près de quarante quand je me suis présenté chez Paul Delaroche... encore j'ai posé quinze jours sur le palier... Il y a longtemps de ça aujourd'hui. J'en ai gâché de ces toiles ! J'en ai mangé de la vache enragée !

Maintenant on ne sait pas supporter la misère, etc., etc.

— Travaillez seul, dans le silence de l'atelier ; vivez en reclus, en anachorète, en énébite, en troglodyte, en... n'importe quoi ; mais ne descendez pas dans la rue... étudiez. Voilà mes principes. Suivez-les et on vous recevra.

— Oui, mais pour manger... hasarda timidement mon portraitiste.

— Vous mangerez plus tard. Je mange moi aujourd'hui : je me rattrape. L'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu... Ecoutez-moi bien.

Ah ! le salon, c'est la gloire, et la gloire c'est l'argent, je le sais. Mais il faut attendre. Vous êtes trop jeune. Je fais une supposition : on aurait reçu votre... croûte, vous vous seriez pas pris tout de suite pour un grand homme. Vingt-deux ans ! Repassez dans une dizaine d'années, mon cher, vous serez sûr pour la gloire.

Abasourdi, mon ami descendit l'escalier de son Médecine (1) et se fit cette réflexion : Si je faisais des Rembrandt ! Ça se vend bien. On s'arrangera toujours pour les expédier au Pecc... et ça amusera les experts.

Eh bien ! là franchement, et toute plaisanterie à part, croyez-vous que cet échec va faire renoncer mon ami à sa chère palette, et pensez-vous qu'il semble faire un feu de joie de ses pinceaux ?

Jamais de la vie !

D'abord cela sentirait mauvais et pourrait lui attirer des désagréments avec la police ; en second lieu, il est plus que jamais convaincu, — comme tous les fanatiques de leur art, comme le reporter qu'évangélisait Sardou — que ce qu'il fait est bien fait, et que l'Occasion est une vieille personne à qui tant de familles ont frotté la tête, qu'il ne lui reste plus qu'un cheveu.

Ce cheveu-là, il faut le saisir.

De méchantes langues prétendent bien que ce vertige capillaire n'est pas d'une solidité à toute épreuve ; cela tend tout simplement à prouver que la bonne dame porte perruque et qu'on la lui tire parfois trop fort.

Mais le cheveu, voyez-vous, le cheveu authentique de l'Occasion : tout est là

Entendu au salon de Bellecour :  
Un peintre de talent dit, en voyant entrer M. Bidault, le géant bien connu :

— Est-ce que tous les hommes de taille sont de *Newville* ?

Jules Lin.

Les petites illustrations intercalées dans nos articles, sont de MM. Luc Adhemar et K.-Yet, et ont été gravées par la maison Eugène Sédard, qui s'est fait, dans ce genre de travail, une réputation incontestée. La maison Sédard est d'ailleurs la seule, à Lyon, qui fasse la photographie.

### PREMIER DÉSIR

Une femme !!! Jamais une bouche de femme  
N'a soufflé sur mon front !... ne m'a baisé d'amour !...  
Jamais je n'ai senti, sous deux lèvres de flamme,  
Mes deux yeux se fermer et s'ouvrir tour à tour !...  
Et jamais un bras nu, jamais deux mains croisées,  
Comme un double lien, autour de moi passées,  
N'ont attiré mon corps vers un bien inconnu !...  
Jamais un œil de femme au mien n'a répondu !...  
Une femme !... une femme !... Oh ! qui pourra me dire...  
Si jamais une femme, avec son doux sourire,  
Avec son sein qui bat, et qui fait palpiter,  
Avec sa douce voix qu'il est doux d'écouter ;  
Si jamais une femme, aimable et prévenante,  
Amie, aux mauvais jours ; aux jours heureux amante,  
Si cet ange du ciel un jour me sourira !...  
Si sa main à ma main quelquefois répondra !...  
Je suis jeune, et pourtant la gaieté m'est ravie.  
Et pourtant sans plaisir je dépense la vie ;  
Et souvent, quand, pour moi, les heures de la nuit  
S'écoulent sans sommeil, sans songes et sans bruit,  
Il passe dans mon cœur de brûlantes pensées,  
D'invincibles desirs, des fougues insensées...  
Je ne respire plus !... C'est alors que ma voix  
Murmure un nom tout bas... C'est alors que je vois  
M'apparaître à demi, jeune, voluptueuse,  
Sur ma couche penchée, une femme amoureuse,  
Une image de femme, une femme... Oh ! pourquoi,  
Quand mes bras étendus vont l'attirer sur moi,  
Fuit-elle tout d'un coup, ainsi qu'une ombre vaine ?...  
Sur sa trace parfois le délire m'entraîne !  
Je m'élançai, j'appelle... Au silence profond,  
A l'ombre où je m'égarai, à l'air qui m'environe,  
Au sommeil qui me fuit, au lit que j'abandonne,  
Je demande une femme... Et rien ne me répond !...  
Rien !... rien autour de moi !... Comme arraché d'un songe  
Je m'arrête soudain... Je m'étonne... je songe  
Que je suis seul, tout seul... tout seul !... et j'ai vingt ans !  
Tout seul !... et mon cœur brûle !... O toi que j'ai rêvée,  
Femme, à mes longs baisers si souvent enlevée,  
Ne viendras-tu jamais ?... Viens... oh ! viens... je t'attends.

Charles Dovaile.



### Echos et Nouvelles

Au Grand-Théâtre

Après la saison d'opéra, l'opérette ; après l'opérette, la féerie et le grand spectacle.

Probablement le *Tour du Monde*, cette fantaisie à grande exhibition, dont les variétés de mise en

scène permettront de mettre en scène la flore et le faune des cinq parties du monde.

Entre autres attractions préparées pour le plus grand plaisir des critiques sévères, cette scène consacrée aux œuvres des maîtres verra passer sur ses planches un éléphant savant dont l'engagement a été signé ces jours derniers.

Il jouera de l'orgue de barbarie. Et les directeurs encaisseront certainement le maximum, alors que *Sigurd* donne 1,200 et qu'*Esclarmonde* fait 2,000 à peine.

Cela justifie et explique l'exactitude de cette information qui n'est point une fantaisie.

### A l'Association des Etudiants

L'Association vient de traverser un furieux orage dont elle est sortie heureusement à peu près saine et sauve.

C'est toute une petite histoire de palais qui se machinait depuis quelques semaines ; le comité de l'Association avait reçu à titre de membres actifs les auditeurs du cours de notariat à la Faculté de droit.

Ce fut le prétexte invoqué par les étudiants en médecine pour courir sus au comité, et après avoir demandé sans succès, à une assemblée générale, un vote de blâme, se retirèrent avec fracas en décidant la formation d'une Association des étudiants en médecine.

Des explications eurent lieu, elles furent mouvementées, des professeurs plaidaient la cause de l'Association une et indivisible et cherchaient à ramener les mécontents. Solidement unis, les étudiants en médecine résistèrent ou posaient des ultimatums inacceptables.

Bref, les choses tournaient mal lorsqu'il fut dit en haut lieu que la formation d'une Association d'étudiants en médecine ne serait pas autorisée.

Et ainsi finit l'aventure. Les dissidents viennent de rentrer au bercail, et l'Association s'est relevée aussi forte que par le passé.

### Une chasse au chacal à Sérézin

Lundi soir un drag a été brillamment couru à Sérézin dans le merveilleux parc de M. Guérin.

Petite monographie du drag : chasse comode où la bête est connue. Les préparatifs sont assez curieux : un piqueur muni d'un sac musqué trace à travers bois, vingt minutes avant le départ, le passage de la bête. Après quelques centaines de mètres de parcours il fait un défaut et là on installe dans une cage un renard préparé.

Préparé : on lui a coupé un tendon du jarret. Tout cela doit être conduit avec une science de vieux veneur et la chose demande, dans ces conditions, à être menée par un artiste ès-venerie.

Pour le drag de lundi on avait commandé à Pau — la patrie du drag — deux renards. Malheureusement lundi matin une dépêche prévenait de la mort des pauvres bêtes.

Ce contre-temps démontait la chasse : il fallait aviser.

Faute de grives... on se rabattit sur Bidel et marché fut fait pour un chacal bien en forme, solide et bon coureur, qui séance tenante fut embarqué pour Heyrieux.

Voilà comment lundi dernier cinquante chasseurs couraient le chacal dans le parc de Sérézin et pourquoi — fait unique dans l'histoire de la haute vénerie — on fit le soir à madame de X... les honneurs du pied, après avoir procédé dans la forme à une curée dont un chacal fit les frais.

### Nos Cercles

Le D<sup>r</sup> B... président d'un club coté vient de disparaître laissant dernière lui les regrets qu'on accorde au souvenir d'un galant homme qui perd son droit à cette qualification.

Bien éprouvé ce cercle dont les beaux jours ont été si brillants.

Son aventure nous amène à jeter en passant un coup d'œil sur les autres et sur les transformations qui s'y produisent.

A côté de lui, d'accès peut-être plus difficile, le *Jockey*, le *Cercle du Commerce*, le *Divan* et enfin le *Syllabus*, comptent parmi les plus cotés.

Le *Syllabus* se fossilise : austère dans ses règlements et dans son fonctionnement il ne tolère que le monde où l'on s'ennuie et proscrit le monde où l'on s'amuse.

Ce dernier se réfugie au-dessous ; le *Divan* qui vieillit jusqu'à l'an dernier, s'est infusé un sang nouveau, tout jeune et tout bruyant. On y taille fort tard maintenant, on y soupe gaiement en bonne compagnie pendant que les sévères austérités de l'étage au-dessus compensent ces folies dont gémissent les traditions de la maison.

\*\*

Il y a trois semaines que Ponet a quitté la prison Saint-Paul pour regagner la maison centrale d'Alberville.

La rapidité apportée par la cour à faire justice des chicanes procédurières de Ponet abrégait cette saison d'hiver qu'il comptait passer dans le confortable intérieur des cellules de Saint-Paul.

Au moment du départ, un curieux incident s'est produit.

Le directeur, homme prudent, prévoyant de la part de son pensionnaire des « défenses » qui pouvaient être dangereuses, prit ses précautions. L'événement lui donna raison : Ponet se mit au lit et, appelant à son aide un souvenir historique, déclara n'en vouloir sortir que contraint et forcé.

Son siège était fait : un gardien s'approchait, Ponet le brutalisait et les conséquences d'usage en découlaient : voies de faits envers un gardien ; police correctionnelle, jugement, défaut, opposition, appels, exceptions, délais, etc., etc., il y en avait pour l'année.

Heureusement si Ponet proposa le directeur disposa et il disposa deux détenus qui vêtirent notre homme et l'installèrent dans son compartiment cellulaire.

La violence était inutile et Ponet ne put que rendre hommage au flair du directeur, qui avait tourné sa ruse et déjoué sa canaille combinaison.

Aujourd'hui Ponet a repris la culture du chausson de lisière et se prépare à réclamer sa part d'amnistie si le petit duc de Clairveaux bénéficie de la clémence présidentielle.

\*\*

### Le Grenier Lyonnais

Une nouvelle Société, intitulée le *Grenier lyonnais*, s'inspirant des traditions de gaieté de notre héros populaire, nous avons nommé Jean Guignol, s'est constituée il y a quelque temps dans notre ville. Elle tient ses assises rue Ecorche-Bœuf, 20, au deuxième, c'est-à-dire rue Port-du-Temple. Là se réunissent : poètes, peintres, sculpteurs, littérateurs, chansonniers, etc.

La Société a adressé cette semaine à ses amis une invitation illustrée ainsi libellée :

M'sieu,  
J'ai fini ma pièce  
Gnafron a reçu une compote de Brindas, Madelon a balayé not suspenste, elle a fait des matelains et une bonne soupe au fromage.

Venez donc à la bonne franquette nous aider à licher toute c'tte marchandise le samedi 8 mars 90 à 8 heures du soir, dans notre cambuse rue Ecorche-Bœuf, 20, au 2<sup>e</sup>.

Y aura un tas de gones que nous débobinerons de romances, de chansons et de gandoises à vous faire éclapper l'embuni.

En vous attendant sus le carré, je vous fais p'ter la maille.

Jean GUIGNOL,

N. B. — N'oubliez pas votre loquetière et ce papelard pour le montrer à Cadet que vous reuclera à l'entrée.

\*\*

Une charmante artiste, dont le cœur est aussi inflammable qu'électrique, avait accueilli chez elle un ami.

Or, voyez la malechance, le pauvre homme s'était la veille livré à un pédicure qui avait opéré trop longuement et trop profondément.

Au matin, les jambes de l'ami avaient enflé démesurément, si bien qu'il ne put se lever.

Et voilà quinze jours qu'il est au lit !... Heureux veinard, au moins pourra-t-il s'écrier avec le poète latin : *Felice qui potuit rerum...*

\*\*

Une de nos belles mondaines, vient d'avoir une aventure bien désagréable.

Un de ses admirateurs qui a dépensé pour elle quelques centaines de mille francs a tenté de s'empoisonner dans sa chambre. C'était le jour du bal Bellecour et la belle n'a eu garde d'y manquer.

Mais aussi quelle drôle d'idée de vouloir se suicider... à domicile.

\*\*

### Les fêtes de la Presse

C'est samedi que commenceront les brillantes fêtes organisées par la presse lyonnaise sous le patronage de M<sup>me</sup> la baronne Berge et M<sup>me</sup> Jules Cambon, au bénéfice de l'œuvre des Petites filles des soldats et des fourneaux de la Presse.

On dit merveille de ces fêtes auxquelles les principaux artistes de nos théâtres et des musiques militaires prêteront leur concours.

Nous en reparlerons.

\*\*

### Les effets du Champagne

Le champagne a quelquefois des conséquences auxquelles on ne s'attend pas, lors même qu'il est bu au profit des pauvres. Nous n'en voulons pour preuve que l'aventure advenue à un de nos sympathiques confrères, à l'issue du bal des Etudiants.

Ne le monnons pas pour aujourd'hui. Il suffit que l'on sache que c'est le meilleur garçon du monde, mais avec des fougues qui en font parfois un véritable

enfant terrible, d'autant plus terrible qu'il jouit — avantage appréciable — d'une force de biceps peu commune.

Or donc, nous sommes au matin qui a vu finir le bal des Etudiants. X... sort du restaurant Berthou. Il est sept heures. Le champagne bu au bal, a, comme l'on dit, jeté du vent dans les voiles. Deux messieurs et une dame sortent également des salons. Dans le couloir X... se heurte involontairement avec la dame — un beau masque aux yeux noirs.

Au lieu de s'excuser, comme ils eussent fait en tout autre temps en gens bien élevés qu'ils sont, la fumée du champagne aidant, X... échange quelques mots aigres-doux avec les deux inconnus.

— Savez-vous à qui vous parlez ? s'écrie l'un des deux messieurs en bousculant notre confrère.

Pif ! paf ! pan ! On entend des cris. des mâchoires saignent, des dents se déchaussent.

X... « sans faire de faute » venait de répondre.

Les gardiens de la paix sont venus heureusement mettre le hola.

Le plus drôle c'est que X... et un de ses adversaires ont été directeurs, à différentes époques, du même journal.

\*\*

Tout le monde a admiré le merveilleux costume que porte Mlle Vuillaume au prologue d'*Esclarmonde*. En voici la description :

Tunique de soie mate rose saumon, avec étole et collet en drap d'or cloisonné de perles.

Sur le tout est jeté un immense pallium de soie bleu turquin, brodé d'oiseaux entremêlés de soleils et de cabochons multicolores aux rayons de paillettes d'or.

La tête est coiffée de la tiare impériale surmontée de la croix byzantine en gros diamants.

\*\*

La deuxième chambre verra se dérouler dans quelques jours un procès qui sera certainement intéressant, grâce aux personnalités mises en cause. Il ne s'agit rien moins que de M<sup>lle</sup> Vuillaume, du Grand-Théâtre. La charmante artiste a un démêlé avec une camarade. Un chien, dont M<sup>lle</sup> Vuillaume s'est trouvée inconsciemment propriétaire, fait l'objet du procès en question.

La partie adverse demande à la belle Esclarmonde la somme de cinq mille francs à titre de dommages-intérêts.

Il est estimé un peu cher le caniche.

\*\*

Nous avons vu avec plaisir nous revenir une des meilleures chanteuses du Casino, M<sup>lle</sup> Dubois.

Remise d'une indisposition passagère, elle n'a rien perdu de ses talents d'autrefois. Chaque soir, elle charme les nombreux spectateurs par la douceur de sa voix, sa parfaite diction et sa bonne tenue.

Remarquons aussi le choix de ses romances, choix qu'elle sait faire avec un réel talent.

Heureux M. Verdellat !

Turlupin.



## NOUVELLES A LA MAIN

— Vous êtes maître de votre département, disait-on à un préfet.

— C'est vrai, mais le maire de X... m'ennuie.

— Allons donc ! je croyais que vous aviez fait mettre à un homme de paille.

— Mon cher, si le maire était un homme de paille, il y a longtemps que le conseil municipal l'aurait mangé.

\*\*

En correctionnelle :

— Accusé, votre état ?

— Un peu souffrant, monsieur le Président.

\*\*

Calino, s'apercevant tout à coup que ses rideaux de lit ont pris feu, court chercher de l'eau. Il prend une bouteille. Il va jeter le contenu sur les flammes, lorsque se ravissant :

— Maladroite que je suis, dit-il, c'est de l'eau chaude, j'allais aviver l'incendie.

\*\*

### Le Divorce.

Sans trancher le lien comm	1
Le coup n'est pas fort hasar	2
Avec belle-maman, tous	3
Sans faire le diable à 4	4
Pourtant sans être un	5
Devant le juge en exer	6
On va : puis d'une voix dou	7
On explique sa cond	8
Aussitôt on redevient	9
Et l'on s'en va sans préju	10

\*\*

Entre réservistes :

— A qui est-on redevable du service des 28 jours ?

— Cette question ! Au général Fèvre, parbleu !

\*\*

Au théâtre :

— Ah ! mon Dieu, monsieur, je suis assise sur votre lognette.

— Rassurez-vous, Madame, elle en a vu bien d'autres.

\*\*

Robichon à la chasse manque un lièvre et blesse un paysan.

Il se désole ; on cherche à le consoler.

— Inutile ! jamais je ne me pardonnerai d'avoir manqué un si beau lièvre !

## La CLOCHETTE

AU

## SALON DES ARTS

Les organisateurs de notre Exposition annuelle de peinture ne doivent regretter ni leur temps ni leur peine.

A Lyon, comme à Paris, toutes proportions gardées, s'entend, le Salon a revêtu les allures d'une fête priantière, d'un événement à la fois artistique et mondain, impatientement attendu de tous.

La *Clochette* ne pouvait demeurer étrangère au mouvement de curiosité, aux potins de chevet qui ont marqué l'ouverture du pavillon Bellecour ; vous nous en voudriez, lectrices très gracieuses, indulgents lecteurs, de ne pas vous promener un peu à travers le dédale de cette exposition on ne peut plus... pittoresque.

Nous laisserons de côté, pour aujourd'hui, les deux belles salles d'entrée et de sortie, avec les pavillons en saillie dont elles sont flanquées ; notre prochain numéro remplira cette lacune. Entrons tout de suite dans la galerie centrale divisée en deux pour les besoins de la cause.

Un attroupement de demoiselles, tellement serrées autour du tableau qu'elles contemplant, avec des ah ! admiratifs, que nous devons attendre pour voir à notre tour. C'est la *Vieille femme en prière* de Lefebvre, le clou de cette année, le pèlerinage obligé de tous ceux qui cultivent la peinture en art d'agrément, à l'égal du piano ou du solfège.

Ici, l'artiste a poussé à leurs dernières limites, les « petits soins et les attentions fines ». Sans parler des contours que le peintre s'est plu à accuser partout, les ride du visage ont été l'objet d'un dénombrement en règles, il n'est pas jusqu'aux rugosités de la toile elle-même que, par un frottement habilement ménagé, M. Lefebvre n'ait fait concourir à rendre l'impression de vieillesse qu'il cherchait. Ses deux larmes classiques n'ont rien à envier comme soin aux gouttes d'eau de Simon Saint-Jean ou de Lays. Grand succès donc, pour M. Lefebvre ; c'est bien le moins quand on s'est donné autant de tino.

La boutique d'en face n'a pas le don d'attirer les clients, la recette d'admiration y est maigre. Vous l'avez deviné, c'est Puviss, le grand Puviss. Et pourtant quelque terme que puisse paraître à première vue le *Portrait d'homme qui lit*, il n'est pas moins vrai qu'on ne tarde pas à se réconcilier pleinement avec le peintre. Reculez-vous, soutenez l'examen, voyez à côté les tableaux où la recherche, la vivacité du coloris ont le plus préoccupé l'artiste ; à votre grand étonnement vous les verrez éclipsés par les grisailles anémiques qui vous faisaient d'abord sourire. Avons-nous besoin d'ajouter que l'expression du *Liseur* est frappante de mouvement et de sincérité. Une chose seule nous semble pouvoir être contestée dans la manière de Puviss, l'impression d'archaïsme qui se dégage de ses œuvres ; *tot capita tot sensus* ; ce n'en est pas moins là un grand peintre et du grand art.

Deux portraits de femme nous attirent. Est-ce que Carolus aurait daigné ? Non, c'est signé Frappa Sarrazin. Qui l'emportera du velours ou de la peluche ? Aux grandes faiseuses de se prononcer : les figures nous laissent moins indécis et M. Sarrazin doit voir ce qu'il en coûte de certains voisinages. La jolie femme de M. Frappa ne faisait-elle pas partie, l'an dernier, des mûnes qui turlupinaient Saint-Antoine ?

Pour le profil si doux et si rêveur de son *Ophélie* couronnée d'iris, pour son *Portrait* si franc d'allures bien qu'un peu trop traité à la manière noire, M<sup>lle</sup> Bilinska a droit à nos félicitations. — Que M. Seignol veuille bien agréer nos encouragements sincères ; il nous tarde de lui voir produire quelque chose, fut-ce même un paysage, dont on ne puisse pas, tout au moins penser du mal.

A propos de paysage, M. Appian pourrait-il nous dire où il a vu le ciel et la mer sur lesquels se détachent ses barques ? S'être fait une réputation de peintre, c'est admirable ; demeurer, quand même, sincère toutes les fois qu'on fait œuvre d'artiste, ne pas trop sacrifier à la préoccupation commerciale, c'est mieux encore.

M. Coquerel nous a paru en progrès : une nature morte sans accompagnement de chaudron, ne vous en déplaît ; il est vrai que le côté métallique n'a point perdu de ses droits, un chevreuil à pelage de zinc est là pour protester.

Un *Grenadier*, lavé à l'aquarelle et bichonné à la gouache, c'est tout ce qu'il a pu faire pour nous. Qui ? — Lui. — Ernest ? — Non, Meissonnier. — Ah !

M. Luminais le peintre des Deuillants ne nous a guère mieux traités ; deux *Haluses*, dont les silhouettes penchées, soulignées par les lueurs étranges d'un ciel d'orage, rappellent le criminel en fuite de Prudhom.

Le *Guillaume le Conquérant* assassiné, d'Albert Maignan, nous laisse froid ; un groupe de farceurs, frappés de la bizarre coïncidence d'une malle placée près du cadavre en profite pour faire toutes sortes d'allusions acrobatiques au crime de Millery ! Nous n'avons pas encore oublié, soit dit en passant, que M. Maignan a peint les *Voix du tocsin*, page magnifique, d'une envolée michelangesque et à laquelle la première médaille du Salon de 1888 a été soufflée par une élucubration de peintre militaire.

Saine peinture, quoiqu'un peu sombre, les *Villageois au four*, de Jeanne Donadieu.

Deux paysages de Terraire, excellents de perspective mais manquant de lumière ; de ravissantes gerbes de fleurs de Jung, Perrachio font honneur à nos artistes.

Charmante la jeune fille de M. Carpentier, qui s'abrite du soleil avec une branche de feuillage ; un bon point à M. Gallian pour la note vibrante de plein air et de fraîcheur de sa *Gardeuse de chèvres* ; le paysage ensoleillé du fond est éblouissant. N'était le buste de la jeune fille un peu manqué de mouvement, ce serait parfait. M. Lurraud nous donne un *Saint-Georges combattant le Dragon* ; Gustave Doré ou Robida n'aurait pas trouvé mieux. C'est renversant de fantasmagorie.

Les *Bourgeois* de M. Coylas, ne sont pas faits pour encourager les commerçants enrichis. Quel emmoultrement familial, bon Dieu !

Certes, l'*Armée* aux yeux pochés de Rigoulot n'a rien d'attrayant, pas plus du reste que la *Sullane* de Paul de Granchemps, mais la *Femme couchée* de M. Baunant nous inquiète. Pourquoi ces... jupes si rouges ? Parmi toutes les hypothèses admissibles, y compris celle de la station assise prolongée, devons-nous songer au noble jeu de société, si bien chanté par M<sup>lle</sup> Demay, à l'Eldorado.

« J'asse des noisettes rien qu'en m'asseyant d'ssus. »

Les *Écouteurs aux portes*, de Brillouin, fort bien costumés, du reste, rappellent trop par leurs visages les choristes de notre première scène.

Excellent *Portrait de l'auteur* par un jeune Lyonnais, M. Henri Bouvet : les détails de l'atelier y sont rendus on ne peut mieux. Signalons dans le même genre, une magistrale figure de *Sculpteur* dont nous regrettons, faute de livret, de ne pouvoir citer l'auteur : par sa large et forte facture, la distribution savante des ombres et des clairs, cette œuvre peut compter parmi les meilleures du salon.

Une leçon de maintien à la jeune fille de M. Villard qui fait la mine aux passants ; serait-ce une descendante du jeune *Page* de Bauer, dont les attitudes de machoires sont tout au moins dangereuses, sinon peu assorties aux manières de la cour.

Cette *Femme nue*, aux tonalités chaudes, n'a rien assurément qui rappelle le costume sévère des Visitandines ; elle n'en dévore pas moins de baisers, un perroquet cascadeur. Les oreilles de la paresseuse sont bien roses et le galant bien vert ; Jupiter aurait-il jeté aux orties sa déroque de cygne ?

Nous allons oublier deux amours de toiles de M. Lehaussy : un *Mousquetaire* magnifique en son pourpoint de velours rouge, à moitié noyé dans un large fond d'ombre qui met bien en relief la figure finement détaillée du personnage ; le pendant, une *dame de cour* en toilette claire est malheureusement perché dans la cimaise.

Un bon pour un bain à la femme couchée de M. Hodebert, à moins que ce ne soit la reine de Madagascar.

Citons encore le *Bon Samaritain* de M. Tollet, le *Portrait* de Feyen-Perrin par Kurg, le *Petit Vaurien* de M. Gigoux, et la *Liseuse* bien malade de Maximin Fabre ; avec beaucoup d'autres que nous laissons faute d'espace, c'est à peu près là, croyons-nous, tout ce qu'il y a de saillant dans les deux salles du milieu.

A une autre fois.

Sapeck.



## PROFILS D'ARTISTES

### Jeanne Juana à la Scala

La *Clochette* ne pouvait laisser passer, sans la présenter à ses lecteurs, l'adorable artiste qui, depuis quelques jours, passionne les spectateurs de la Scala, et les ravit par ses chansons spéciales avec lesquelles elle a acquies une réputation presque universelle.

Juana est née à Dôle d'une famille d'agriculteurs, très ancienne et très respectée dans le pays.

Toute petite, elle faisait par sa voix ravissante, le charme des soirées où ses parents la conduisaient et dans sa ville elle avait conquis une véritable réputation qui certes, n'avait pas été sans lui donner un tantinet d'orgueil et lui faire entrevoir dans un avenir séduisant, l'attrayante perspective de glorieux succès sur une vraie scène...

La mère étant devenue veuve, tout le monde lui conseillait de faire travailler sa fillette en vue du théâtre où son magnifique organe, lui vaudrait sûrement par la suite, les plus grands succès.

La veuve ne voulut rien entendre... Le temps se passait, dit un des biographes de M<sup>me</sup> Juana, comme il passe dans les petites villes, monotone, terne...

Or, il arriva que des artistes ambulants ayant entendu parler de l'étonnante voix de la jeune fille, voulurent l'entendre et qu'il se trouva naturellement une commère complaisante pour faciliter cette audition.

L'effet fut prodigieux sur l'impresario de la troupe qui ne cessait de s'exalter devant cet organe frais et souple et d'une excessive étendue qui se jouait d'instinct, de toutes les difficultés musicales...

D'un bond, notre directeur se trouva chez la veuve et lui fit des offres relativement brillantes. Mais l'excellente femme ne se laissa pas éblouir et opposa le plus opiniâtre refus, signifiant avec colère à sa fille, qui la suppliait avec des larmes, qu'elle ne donnerait jamais son consentement.

Juana avait paru se résigner et, peut-être l'était-elle en réalité... De perfides conseils eurent bien vite détruit ces bonnes résolutions et il en résulta que circonvenue à l'insu de sa mère, et sans doute, dans un moment d'affolement elle eut la hardiesse de se produire à ce concert et, qu'un beau soir, ses compatriotes la virent apparaître en scène où sa superbe voix excita un tel enthousiasme que, malgré l'étrangeté du fait, tous les spectateurs furent forcés d'éclater en applaudissements spontanés.

Ce fut un beau scandale qui tint la petite ville en émoi pendant plusieurs jours de suite... La pauvre mère était au désespoir et se refusait obstinément à pardonner à sa fille... Le mal était, cependant, irréparable et puis, en somme, l'honneur était sauf, puisque la débutante avait réussi... C'est ce que l'on eut bientôt prouvé à la veuve et comme l'amour d'une mère est un trésor inépuisable, la réconciliation ne fut pas longtemps à se faire...

Après ce « coup d'état », — ainsi que l'appelle la diva et dont elle garda l'étonnement toute sa vie, — elle va remporter ses premiers succès dans les concerts de Lyon, où la splendide richesse de ses moyens vocaux la place tout de suite au premier plan.

M. Guillet, le directeur actuel de la Scala, l'encourage, la soutient.

Entre temps, elle se forme un répertoire d'un goût sûr et qui fait pressentir, déjà, que la jeune artiste ne suivra pas longtemps les sentiers battus et saura se créer une manière spéciale.

Ses succès chez les Lyonnais, prirent rapidement les proportions d'un triomphe. Son incomparable organe causa, dans le monde des théâtres, une véritable sensation.

Il arriva, même, à un moment donné, que les professeurs, de la classe d'opéra à l'Académie Nationale de musique, toujours en quête de sujets, ayant entendu parler de cette voix extraordinaire, voulurent en juger, dans une audition, et mandèrent la jeune chanteuse à Paris.

L'examen donna des résultats merveilleux, et les professeurs — enchantés de cette recrue — se hâtèrent de lui offrir un engagement de pensionnaire de la classe d'opéra, engagement où il était stipulé que la jeune élève recevrait gratuitement une éducation musicale complète et, même, une certaine somme pour son entretien jusqu'à l'époque de ses débuts... suivaient, toutefois, quelques petites conditions qui liaient légèrement l'avenir de la future artiste.

Mlle Juana ne pouvait, en aucune façon, dans les conditions de fortune et de famille où elle se trouvait, accepter cette offre, aussi séduisante qu'elle put être et que tant d'autres auraient accueillie avec enthousiasme !

D'ailleurs, elle avait déjà dans la tête ces projets qui devaient, à brève échéance, constituer le genre qu'elle a définitivement adopté et plantant là le rêve de devenir une célèbre chanteuse d'opéra, après un interminable apprentissage, elle préféra tenter de se frayer tout de suite une route qu'elle savait bien devoir être rapide et brillante !

Successivement au Concert Parisien, à l'Alcazar, aux Ambassadeurs, à la Scala, et enfin à l'Eldorado dont elle est actuellement, depuis plusieurs années, la pensionnaire toujours fêtée, au retour de chacune de ses fugues, ses étapes ne sont qu'une série interrompue de succès et d'ovations et son nom brille dans une belle « vedette » sur les murs de Paris et de Lyon.

Les compositeurs et les auteurs dont Mlle Juana interprète les œuvres sont nombreux et des plus haut cotés dans le monde littéraire : Armand Silvestre, O. Pradel, Paul Bilhaud, Léon Labarre, René de St-Prest, Maxime Grey, René Gris, etc... La partie musicale est traitée par des maîtres à la mode tels que : Olivier Métra, Robert Planquette, Alfred Dach, Marc Chotaigne, Ch. Malot et Lucien Collin. Puis, c'est surtout grâce à son compatriote et à son professeur assidu, M. de Villebichot, qui lui prodigue les plus utiles conseils et se fait son compositeur ordinaire qu'elle arrive enfin à réaliser ce genre particulier, en dehors de tous les autres et qui n'a rien de « déjà vu »

Avec un semblable entourage et de tels éléments d'action, la diva ne pouvait que s'imposer à ce *rara avis* qu'on appelle la vogue et qu'aujourd'hui étant donné un si grand nombre de célébrités de tout ordre, il est si difficile d'atteindre ! Citons au hasard parmi ses plus retentissantes créations qui sont devenues rapidement populaires : *L'Invitation à la valse, Naples, La Marche des Volontaires, France et Russie, La Retraite aux flambeaux*, etc., et de nombreux morceaux d'opéra.

Un dernier mot sur la chanteuse et aussi sur la femme : Mlle Juana, dès son entrée en scène, fait naître parmi les spectateurs, un irrésistible mouvement de curiosité et d'émotion... L'aspect du visage est énergique quand elle donne les plus hautes notes de son registre et se revêt ensuite d'un délicieux charme en soupirant une mélodie

Sa voix puissante, chaude, colorée, extraordinairement étendue, sait reproduire tour à tour, avec une impressionnante intensité toutes les phases de la passion, tous les élans du patriotisme, toutes les suavités des tendresses poétiques et toutes les indignations des sublimes colères et pour tout résumer en un mot, elle incarne dans la plénitude de son merveilleux talent, un genre qu'elle a fait sien et qu'aucune autre artiste ne saurait s'approprier.

Paul X.



LES

## VICES DU CAPITAINE

NOUVELLE

I

Peu importe le nom de la petite ville de province où le capitaine Mercadier — trente-six ans de services, vingt-deux campagnes, trois blessures, — se retirera quand il fut mis à la retraite.

Elle était pareille à toutes les petites villes qui sollicitent, sans l'obtenir, un embranchement de chemin de fer; comme si ce n'était pas l'unique distraction des indigènes d'aller tous les jours, à la même heure, sur la place de la Fontaine, voir arriver au grand galop la diligence, avec son bruit joyeux de claquement de fouet et de grelots. Elle comptait trois mille habitants, que la statistique appelait ambitieusement des âmes, et tirait vanité de son titre de chef-lieu de canton. Elle possédait des remparts plantés d'arbres, une jolie rivière pour pêcher à la ligne, et une église de la charmante époque du gothique flamboyant, déshonorée par un affreux Chemin de Croix venu tout droit du quartier Saint-Sulpice. Tous les lundis, elle s'émaillait des grands parapluies bleus et rouges de son marché, et les gens de la campagne y venaient en charrettes et en berlingots; mais, le reste de la semaine, elle se replongeait avec

délices dans le silence et dans la solitude qui la rendait chère à sa population de petits bourgeois. Ses rues étaient pavées en têtes de chat; on y apercevait, par les fenêtres du rez-de-chaussée, des tableaux en chevron et des bouquets de mariées sous un verre, et, par les demipentes des jardins, des statuettes de Napoléon en coquillages. La principale auberge s'appelait naturellement *L'Écu de France*, et le receveur de l'enregistrement rimait des acrostiches pour les dames de la société.

Le capitaine Mercadier avait choisi cette résidence de retraite par la raison frivole qu'il y avait autrefois vu le jour, et que, dans sa tapageuse enfance, il y avait décroché les enseignes et maçonné les boutons de sonnettes. Pourtant il ne venait retrouver là ni parents, ni amis, ni connaissances, et les souvenirs de son jeune âge ne lui retraçaient que des visages indignés de marchands qui lui montraient le poing du seuil de leur boutique, un catéchisme où on le menaçait de l'enfer, une école où on lui prédisait l'échafaud, et, enfin, son départ pour le régiment, hâté par une malédiction paternelle.

Car ce n'était pas un saint homme que le capitaine. Son ancienne feuille de punitions était noire de jours de salle de police infligés pour actes d'indiscipline, absences aux appels et tapages nocturnes dans les chambres. Bien des fois on avait dû lui arracher ses galons de caporal et de sergent, et il lui avait fallu tout le hasard et toute la licence de la vie de campagne pour gagner enfin sa première épaulette. Dur et brave soldat, il avait passé presque toute sa vie en Algérie, s'étant engagé dans le temps où nos fantassins portaient le haut képi droit, les buffleteries blanches et la grosse giberne. Il avait eu Lamoricière pour commandant; le duc de Nemours, près duquel il reçut sa première blessure, l'avait décoré, et quand il était sergent-major, le père Bugeaud l'appela par son nom et lui tira les oreilles. Il avait été prisonnier d'Abd-el-Kader, portait les traces d'un coup de yatagan sur la nuque, d'une balle dans l'épaule et d'une autre dans la cuisse; et malgré l'absinthe, les duels, les dettes de jeu et les juives aux yeux noirs en amande, il avait péniblement conquis, à la pointe de la baïonnette et du sabre, son grade de capitaine au 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs.

Le capitaine Mercadier — trente-six ans de services, vingt-deux campagnes, trois blessures — venait donc d'obtenir sa pension de retraite, pas tout à fait deux mille francs, qui, joints aux deux cent cinquante francs de sa croix, le mettaient dans cet état de misère honorable que l'Etat réserve à ses anciens serviteurs.

Son entrée dans sa ville natale fut exempte de faste. Il arriva, un matin, sur l'impériale de la diligence, machonnant un cigare éteint et déjà lié avec le conducteur, à qui, pendant le trajet, il avait raconté le passage des Portes de Fer; plein d'indulgence du reste pour les distractions de son auditeur, qui l'interrompait souvent par un blasphème ou par l'épithète de carcan adressée à la jument de droite. Quand la voiture s'arrêta, il lança sur le trottoir sa vieille valise, maculée d'étiquettes de chemins de fer, aussi nombreuses que les changements de garnison de son propriétaire; et les oisifs d'alentour furent absolument stupéfaits de voir un homme décoré — chose encore rare en province — offrir le vin blanc au cocher sur le comptoir du prochain cabaret.

Il s'installa sommairement. Dans une maison de faubourg, où mugissaient deux vaches captives et où les poules et les canards passaient et repassaient sous la porte charretière, une chambre meublée était à louer. Précédé d'une maritorne, le capitaine gravit un escalier à grosse rampe de bois, parfumé d'une forte odeur d'étable, et pénétra dans une vaste pièce carrelée que tapisait un papier bizarre, représentant, imprimée en bleu sur fond blanc et répétée à l'infini, l'image de Joseph Poniatowski, à cheval, sautant dans l'Elster. Cette décoration monotone, mais qui rappelait nos gloires militaires, séduisit sans doute le capitaine, car, sans s'inquiéter du peu de confortable des chaises de paille, des meubles de noyer et du petit lit aux rideaux jaunis, il conclut sans hésitation. Un quart d'heure lui suffit pour vider sa malle, pendre ses habits, réloguer dans un coin ses bottes, et orner la muraille d'un trophée composé de trois pipes, d'un sabre et d'une paire de pistolets. Après une visite à l'épicerie d'en face, chez lequel il acheta une livre de bougies et une bouteille de rhum, il revint, déposa son emplette sur la cheminée, et promena autour de lui le regard d'un homme satisfait. Puis, avec la promptitude des camps, il se rasa sans miroir, brossa sa redingote, inclina son chapeau sur l'oreille, et s'alla promener par la ville. en quête d'un café.

II

Le séjour de l'estaminet était une habitude invétérée chez le capitaine. Il y satisfaisait à la fois les trois vices égaux dans son cœur : le tabac, l'absinthe et les cartes. Sa vie toute entière s'y était écoulée, et il aurait pu dresser, de toutes les villes où il avait garnisonné, un plan par cantines, marchands de tabac à comptoir, cafés et cercles militaires. Il ne se sentait vraiment à son aise qu'une fois assis sur les velours ras d'une banquette, devant un carré de drap vert près duquel s'amoncèrent les chopes et les soucoupes. Son cigare ne lui semblait bon que s'il avait frotté l'allumette sous le marbre de la table, et jamais il n'avait manqué, après avoir attaché son sabre et son képi à la patère et s'être installé en lâchant quelques boutons de sa tunique, de pousser un profond soupir de soulagement et de s'écrier : — Ça va mieux !

Son premier soin fut donc de rechercher l'établissement qu'il fréquenterait, et, après avoir fait un tour de ville sans rien trouver à sa convenance, il arrêta enfin son regard de connaisseur sur le café Prosper, situé à l'angle de la place du Marché et de la rue de la Paroisse.

Ce n'était pas son idéal, l'extérieur offrait bien quelques détails par trop provinciaux : ce garçon en tablier noir, par exemple, et ces petits ifs dans leurs caisses vertes, et ces tabourets, et ces tables de bois recouvertes de toile cirée. Mais l'intérieur plut au capitaine. Il fut réjoui, dès son entrée, par le bruit du timbre que toucha la grasse et fraîche dame du comptoir, en robe claire, avec un ruban ponceau dans ses cheveux bien pompadés. Il salua galamment cette personne et jugea qu'elle occupait, avec une suffisante majesté, sa place triomphale entre les deux édifices de bols à punch, congrûment couronnés par des billes de billard. Il constata que la salle était gaie, propre, également semée de sable jaune; il en fit le tour, se regarda passer dans les glaces, apprécia les panneaux, où des mousquetaires et des amazones sablaient le champagne dans des paysages pleins de roses trémières, se fit servir, fuma, trouva le divan moelleux et l'absinthe savoureuse, et fut assez indulgent pour ne pas se plaindre des mouches qui se baignaient dans les consommations avec une familiarité toute campagnarde.

Huit jours après, il était devenu un pilier du café Prosper.

On y connut bien vite ses habitudes ponctuelles; on prévint ses désirs, et il ne tarda point à prendre ses

repas avec les patrons du lieu. Recrue précieuse pour les habitués, gens terrassés par le terrible ennui de la province et pour qui l'arrivée de ce nouveau venu, passé maître à tous les jeux et racontant assez galement ses guerres et ses amours, était une véritable bonne fortune; le capitaine fut lui-même enchanté de rencontrer des humains encore ignorants de son répertoire. Il en avait donc pour six mois à dire ses razzias, ses chasses, ses batailles, la retraite de Constantine, la capture de Bou-Maza, et les réceptions d'officiers avec leur total effrayant de punchs au kirsch.

Faiblesse humaine ! Il n'était pas fâché d'être un peu oracle quelque part, lui dont les petits sous-lieutenants, arrivant de Saint-Cyr, fuyaient naguère les trop longues histoires.

Ses auditeurs ordinaires étaient le maître du café, gros sac à bière silencieux et stupide, toujours en manches de veste et remarquable seulement par ses pipes à sujets; l'huissier-priseur, personnage goguenard et vêtu de noir, méprisé pour son habitude peu élégante d'emporter le reste de son sucre; le receveur de l'enregistrement, — celui des acrostiches, — être très doux et d'une constitution faible, qui envoyait au journaux illustrés la solution des mots carrés et des rébus; et enfin le vétérinaire du canton, le seul qui, en sa qualité d'athée et de démocrate, se permit quelquefois de contredire le capitaine. Ce praticien, homme à favoris touffus et à pince-nez, présidait le comité radical aux époques d'élections, et, lorsque le curé faisait une petite collecte parmi ses dévotés pour orner son église de quelque horrible statue en plâtre doré et enluminé, dénonçait par une lettre au *Sécle* la cupidité des fils de Loyola.

Le capitaine étant un soir sorti pour aller chercher des cigares, après une discussion politique assez vive, le susdit vétérinaire grommela quelques phrases sourdes et irritées où il était question de « dire son fait », de « traîneur de sabre », et de « couper la figure ». Mais, l'objet de ces menaces vagues étant rentré soudain, en sifflant une marche et en faisant le moulinet avec sa canne, l'incident n'eut pas de suites.

En somme, le groupe vivait en bonne intelligence et se laissait volontiers présider par le nouvel habitué, dont la tête martiale et la barbe blanche étaient vraiment assez imposantes; et la petite ville, qui était déjà fière de bien des choses, pouvait l'être aussi de son capitaine en retraite.

François Coppée.

(A suivre.)



## THÉÂTRES ET CONCERTS

Grand-Théâtre

On a repris trois fois *Esclarmonde* cette semaine, et comme nous l'avions prédit dans notre dernière chronique, l'amélioration a été sensible; M<sup>lle</sup> Vuillaume à qui l'interprétation du premier jour avait enlevé ses moyens ordinaires, a reconquis l'admiration du public en poussant presque sans effort les fameux contrefa dont M<sup>lle</sup> Sander-son paraissait avoir le monopole.

Par contre, M. Muratet, dont le médium est au-dessus de tout éloge, n'a pas gagné dans les notes élevées l'éclat et la souplesse qu'il n'avait déjà pas le jour de la première. Nous ne craignons pas d'en attribuer en partie la responsabilité au climat sibérien de notre ville.

M. Poncet nous a donné *Sigurd*. Bien que l'affiche portât « Pour la dernière fois », nous pensons qu'il nous sera permis, une fois encore, d'écouter le chef-d'œuvre de l'auteur de *Salambo* et d'applaudir ses interprètes, parmi lesquels M. Paulin s'est réservé la meilleure place.

Le *Voyage en Chine, Lucie de Lammermoor* ont tenu l'affiche samedi. La direction tient à nous prouver que le souci de la nouveauté ne lui fait pas négliger le vieux répertoire. Nous nous sommes aperçus, à propos du *Voyage en Chine*, que depuis la reddition de Metz, les Français n'aiment plus Bazin.

Théâtre des Célestins

Ainsi que nous l'avions promis dans notre dernier numéro, nous allons donner aux lecteurs de la *Clochette*, un compte rendu de la soirée théâtrale consacrée à l'amusant vaudeville de MM. Ordonneau et Vallabregue : *Les Boulonnards*.

Joyeuse soirée, salle comble, première « select ». Toutes nos fringantes momentanées — comme il est dit dans la pièce, — nos horizontales de haute marque, étaient leurs corsages fleuris, et remplissaient d'un joyeux froissement tous les couloirs... Je ne tenterai pas de démelier l'écheveau embrouillé de l'intrigue, dont le fond n'est en somme, — comme dans *Durand et Durand* — qu'un bizarre qui-proquo mené jusqu'au bout avec quelque vraisemblance : Tout le monde ira voir la pièce aux Célestins, les mères de famille y pourront sans crainte amener leur progéniture. L'interprétation a été parfaite, M<sup>me</sup> Billon a porté dans le rôle grotesque de M<sup>me</sup> Boulonnard, sa verve habituelle et son jeu fantaisiste. Son costume du deuxième acte est une trouvaille. L'intelligente artiste a probablement voulu caricaturer la mode du jour. Son boléro et ses manches qui n'en finissent plus ont provoqué un immense éclat de rire. M<sup>me</sup> Marckett a assez mis en lumière son rôle un peu terne. Parfaits M. Durand et M. Deroudhile. Le major Boullingrin (M. Villac) est un Ramollot assez réussi. On s'attend chaque fois qu'il ouvre la bouche à des « scron-gnieugneugne » qui n'arrivent pas. C'est dommage.

Le spectacle avait commencé par les *Deux Chambres*, un lever de rideau assez drôle, fort bien joué par MM. Collard, Vallières, M<sup>me</sup> Bellard et Dijane. Cette dernière est une jeune débutante qui promet beaucoup, et à qui nous prédisons un bel avenir. Son timbre de voix est doux et sympathique et son jeu libre et dégagé. Adorable dans son costume de jeune mariée.

Théâtre-Bellecour (Salle Indienne)

Samedi soir, grand bal paré, masqué et travesti avec attraction nouvelle.

Scala-Bouffes

La Scala est décidément à l'ordre du jour et ses soirées, aussi variées qu'intéressantes, sont suivies régulièrement par un public aussi nombreux que select. Ce succès, sans précédent dans les annales du café-concert, est dû autant à la bonne direction de M. Guillet qu'à l'infatigable activité de son vaillant régisseur M. Marty. Sans cesse à la recherche de la nouveauté et de l'inédit, M. Marty a constitué une troupe composée exclusivement d'attractions absolument inconnues dans notre ville.

L'Eldorado et les grandes scènes musicales parisiennes lui fournissent leurs meilleurs artistes : aujourd'hui c'est Juana, la diva populaire, dans son merveilleux répertoire;

le petit Alexandre, un artiste endiablé, épris de son art et qui brûle les planches lançant à pleine voix ses créations si humoristiques et si fantaisistes; M<sup>me</sup> Rouaix, la douce interprète des chants patriotiques et émus; M<sup>me</sup> Paul Henry, une comédienne parfaite doublée d'une jolie femme; et du côté des hommes MM. Charlus, le Paulus le plus nature qu'il soit possible de rêver; Albertini, le roi des Tyroliens.

Et comme ce n'était pas assez de mettre à sac l'Eldorado, la direction a fait venir de Londres, une troupe américaine, les Johnson's, dont le travail est aussi surprenant qu'étrangement étonnant... Les Johnson's vont partir, bientôt, trop tôt au gré du public...; mais les engagements nouveaux sont faits et bientôt toute une série de débuts à sensation va avoir lieu sur la coquette scène de la rue Thomassin.

Le concert est terminé par la désopilante comédie de Labiche : *Le Major Cravachon*, enlevé avec un entrain enfiévré par l'excellente troupe de comédie.

Samedi prochain débuts des deux hommes noirs.

Casino des Arts

Immense succès des Huline, les grotesques les plus désopilants qui aient paru jusqu'à ce jour.

Plessis a retrouvé ses grands succès d'autan et le public lui fait fête aussi bien dans ses nouvelles créations que dans son ancien répertoire si amusant.

Avec ces deux attractions et la revue *Enfin la Voilà!* ses scènes si gracieuses, ses éblouissants costumes, ses coquets divertissements, on s'explique bien naturellement l'empressement du public à remplir chaque soir la salle du Casino.

Folies-Bergère

Samedi soir, grand bal *Lamotte*, paré, masqué et travesti.

Cirque Rancy

Un célèbre équilibriste, paraissant la première fois à Lyon, a fait un brillant début, cette semaine, au cirque Rancy.

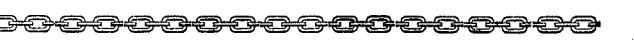
Le nouveau cheval que monte M<sup>lle</sup> Guerra est un pur sang trakène de la plus belle apparence.

*My Beauty* a encore des velléités d'indépendance et révolte que le dressage n'a pas complètement assouplies, ce qui met en pleine lumière les qualités maitresses de la savante amazone qui le présente avec une véritable science équestre. Aussi le public fait-il tous les soirs fête à Made-moiselle Guerra par des applaudissements et des rappels réitérés.

Ménagerie Bidet

La ménagerie Bidet ne désemplit chaque soir. Tous les Lyonnais veulent applaudir le célèbre dompteur dans les surprenants exercices qu'il fait exécuter à ses fauves. Il faudrait des pages entières pour raconter les émotions que ressentent les spectateurs.

Scapin.



## JEUX D'ESPRIT ET DE HASARD

CHARADE

La préposition et de lieu et de temps  
Au premier donne l'existence;  
Chevaux, voitures, bâtiments,  
Enpruntent du second plus forte consistance.  
Pratiquons la vertu, protégeons l'innocence,  
Elles ont un vengeur, redoutons sa puissance,  
Dans le tout à jamais il punit les méchants.

ÉNIGME

Je suis produit des fleurs d'un funeste feuillage.  
Qui sert à l'ornement des tombeaux des mortels;  
Je consume mes jours dedans mon propre ouvrage,  
Que le dévot consacre à paver les autels.  
Mon travail est cheri des plus ambitieuses;  
Je change de nature en trois diverses fois,  
Et comme ma naissance est des plus glorieuses,  
Mon sépulcre est plus beau que n'est celui des rois.

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

CHARADE : *Fardeau*.

ÉNIGME : *Hiver*.

Ont trouvé la solution :

Mère ou..., Louis D..., Louise-Marguerite B..., une Femme divorcée (vingt ans), Judith L..., la Colonne du comptoir très indiqué de la rue Childebert, Francine.

Le Sphinx.



LA  
**CRÈME SIMON**  
est le  
**COLD-CREAM**  
PAR EXCELLENCE

LES PRODUITS DE CETTE MAISON  
**CRÈME, POUDRE & SAVONS**  
Sont les seuls recommandés  
**Par le CORPS MÉDICAL**

**J. SIMON**  
PARIS

Le Rédacteur-Gérant : CHANTEMESSE.

Feuilleton de LA CLOCHETTE du 9 Mars.

- 3 -

# CRICQUETTE

PAR  
LUDOVIC HALÉVY

I — Suite.

Cricquette pria, supplia, promit d'être bien sage, de ne jamais quitter Pascal, de rentrer toujours avant la nuit. La mère se laissa fléchir. Une existence nouvelle commença pour les deux enfants, joyeuse et libre. Ils étaient leurs maîtres, ils travaillaient, gagnaient leur vie, voyaient s'étendre leur petite clientèle. Tout le monde, à Belleville et dans les environs, les connaissait et leur faisait bon accueil. Ils se sentaient un peu plus que des enfants, quand, le soir, ils faisaient leur recette et comptaient leur argent... Pascal était le chef de la communauté. Il était fier de protéger Cricquette et Cricquette était heureuse d'être protégée. Mais Pascal, en somme, faisait docilement toutes les volontés de Cricquette. Quand Pascal disait : « Allons à gauche, » si Cricquette répondait : « Allons à droite, » une querelle s'élevait. Mais la fin de la querelle était

toujours la même : C'était Cricquette, toujours, qui l'emportait.

Pendant trois mois, cette vie en plein air, dans une sorte de vagabondage actif et laborieux, leur parut délicieuse. Ils partaient dès le matin, couraient les rues de Belleville, puis gagnaient les prés Saint-Gervais, Romainville.

Les alentours de Paris ont bien changé d'aspect depuis un quart de siècle. A cette époque, de ce côté, les fortifications franchies, la campagne tout aussitôt commençait. Une campagne grêle et pauvre, mais la campagne cependant, avec de petits bouquets d'arbres qui faisaient sur Pascal et sur Cricquette l'impression de forêts majestueuses et profondes.

C'est là qu'ils s'arrêtaient, c'est là que, dans la chaleur de midi, ils trouvaient un peu d'ombre et de fraîcheur ; c'est là qu'ils déjeunaient. Un gros morceau de pain, quatre sous de cerises ou de fraises, et, dans le creux de la main, l'eau claire d'une fontaine. Maigre chère et qui, pourtant, le grand air aidant, réussissait admirablement à Cricquette. Elle était moins pâle, moins blanche. Pétillante de malice et de gaieté, ses grands yeux noirs flambaient joyeusement au milieu de son visage hâlé, bruni, bronzé par le soleil. Elle marchait intrépidement, du matin au soir, sans jamais se lasser.

Après le déjeuner, ils prenaient une heure de repos, mais d'un repos occupé. Pascal avait promis à maman Brinquart d'achever l'éducation de Cricquette, de compléter son instruction. Il tenait parole. Pascal avait été un des plus brillants élèves de

l'école primaire de Belleville. L'année précédente, à onze ans, il avait eu tous les prix : prix de lecture, prix d'orthographe, prix de géographie, prix de calcul. Pascal, tous les jours, faisait faire une dictée à Cricquette, et le texte de la dictée était pris invariablement dans une de ces fameuses pièces de théâtre qui composaient la bibliothèque du professeur. Cricquette s'asseyait par terre, adossée à un arbre, un petit cahier relié sur les genoux, un crayon à la main, et Pascal, également assis par terre devant Cricquette, lui dictait, par exemple, cette tirade de *l'Homme à trois visages*, ou *le Proscrit de Venise* :

« Je sais ce qu'il faut vaincre d'obstacles pour réussir ; je sais que, sous le nom de Vivaldi, je ne puis échapper au décret qui proscriit ma tête ; que sous le nom d'Edgar, je suis en butte au poignard des conjurés ; et qu'enfin, sous celui d'Abelino, je m'expose à une mort infamante. (*Avec enthousiasme*) ».

Et c'était pour Pascal l'occasion d'expliquer à Cricquette ce que c'était qu'ouvrir et fermer une parenthèse. Puis il reprenait :

« (*Avec enthousiasme*). Mais qu'importe la mort à qui peut s'immortaliser ! Si je succombe, j'emporte avec moi la pensée consolante d'une action glorieuse, les regrets et l'estime de quelques amis ».

Un point, c'est tout, disait Pascal ; et il se mettait à corriger consciencieusement le devoir de Cricquette, qui était généralement criblé de fautes d'orthographe. Quand la dictée n'était pas trop mauvaise, le professeur donnait un gâteau à l'élève ; et l'élève,

pour remercier le professeur, lui offrait un sucre d'orge... car elle avait joint la vente des sucres d'orge à son petit commerce de fleurs.

C'était ensuite le tour de la lecture, toujours dans les brochures de théâtre, Pascal n'aimait que les drames, et Cricquette avait été bientôt prise de la même passion. Plus les drames étaient sombres, extravagants, incompréhensibles, plus vives étaient les jouissances de Pascal et de Cricquette. Ils lisaient à haute voix, chacun à leur tour, effrayés, charmés, muets de surprise et de terreur, éperdus devant toutes ces aventures, devant toutes ces atrocités : combats et duels, enlèvements et assassinats. Cela se passait tantôt dans un palais somptueux, à Venise, et tantôt dans un bouge, rue Mouffetard. Tantôt le poison des Borgia coulait à pleins bords et tantôt le petit bleu... On se glissait dans des souterrains mystérieux, on entendait résonner l'écho de la Tour du Nord... Les cadavres disparaissaient, par douzaines, dans l'eau des lagunes. Les murs avaient des oreilles, et l'on marchait dans ces murs qui avaient des oreilles. C'était un défilé fantastique de tyrans cruels, de sbires masqués, de chiffonniers, de jeunes filles bâillonnées, de nobles gentilshommes, de cochers de fiacre, de princesses éblouissantes et de marchandes des quatre saisons. Pascal et Cricquette se repaisaient avidement de toutes ces choses inexplicables et terribles, ravis de trembler, ravis de ne pas comprendre.

(A suivre.)

### LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.



Le journal LA MODE FRANÇAISE est, de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à MADAME LA BARONNE DE CLESY avec la collaboration de MARYAN, MARTHE LACHÈSE, GABRIELLE BÉAL, GEORGES DU VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continuelle que ce journal entretient avec ses abonnés, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

LA MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la 1<sup>re</sup> à 12 francs ; la 2<sup>e</sup> à 16 francs ; la 3<sup>e</sup> à 18 francs, et la 4<sup>e</sup> à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais, dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle, à Paris.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

### DEPTONATE DE FER ROBIN

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Le SEUL obtenu à l'état de Véritable Sel Ferrugineux, ainsi qu'il l'est Par et Neutre, ce qui permet de l'administrer sous n'importe quelle forme pharmaceutique.

**VIN, GOUTTES & DRAGÉES**

Sans aucun saveur de Fer, essentiellement ASSIMILABLE, il donne contre l'anémie sous toutes ses formes les résultats les plus prompts et les plus constants, sans aucune fatigue pour l'estomac.

Mode d'Emploi : VIN : Un verre à liqueur aux deux principaux repas. GOUTTES CONCENTRÉES : 10 à 20 gouttes par repas. DRAGÉES : 2 à 3 par repas.

Dépôt dans toutes les Pharmacies. Vente en gros : PIOT et C<sup>ie</sup>, à Paris. Echantillon : Ph<sup>ie</sup> ROBIN, à Bourges.

### CHLORAL BROMURE DUBOIS

Chloral — Bromure de Potassium — Ecorces d'oranges amères

Prescrit pour remédier aux différents troubles essentiels ou symptomatiques du système nerveux, à la dose de 1 à 6 cuillères à café, à dessert ou à bouche, selon l'âge, dans les 24 heures. Gout agréable. D'une grande ressource pour procurer le sommeil sans les inconvénients des opiacés.

Paris, 2, Place Vendôme, et toutes Pharmacies.

## Nouveautés Vélocipédiques pour 1890

# E. INGOLD

LYON — 50, rue de la République, 50 — LYON

### FACILITÉS DE PAIEMENT — CATALOGUE FRANCO

Succursale : 1, Avenue de Noailles, 1

**LOCATION**

au Mois, à l'Heure, à la Journée

**REMISAGE, ENTRETIEN**

**ABONNEMENT**

Marché aux Véloces d'occasion

**Nouveautés en Accessoires**

LANTERNES

SELLES, CLEFS, SACOCHES, RESSORTS

APPELS, SACS, BURETTES

Vestons, Maillots, Culottes etc., etc.



Modèle E, 325 fr.

Compris Lanterne et Cornet d'appel, 10 0/0 escompte au comptant.



Modèle A, routier, 500 fr.

Avec pédales-billes, Lanterne suspendue, Corne d'appel, 10 0/0 escompte au comptant.



Modèle B, léger, 500 fr.

Avec pédales-billes, Lanterne suspendue, Corne d'appel, 10 0/0 escompte au comptant.

Les bicyclettes A et B sont montées à billes partout, y compris douille ou pivot.

TRÈS GRAND CHOIX de BICYCLES, TRICYCLES, TANDEMS et SOCIABLES

## TAVERNE-RESTAURANT DE LA COMÉDIE

TENU PAR

# A. BOUCHET

Rue Puits-Gaillot, 15

ET

8, RUE DESIRÉE

LYON

RESTAURANT OUVERT TOUTE LA NUIT

SERVICE

à la Carte et à Prix-fixe

CONSOMMATIONS

de Premier Choix et de Marque

VIN RECOMMANDÉ

## PIANOS D'ÉRARD

Représentant

# TH. PROBST

LYON

11, Rue Constantine, 11

CÉLÈBRES

## Orgues Américaines

DE WEAVER

Seul Représentant pour la France.

